



Patrick  
Kurtkowiak

*Les  
Femmes  
de  
Zygmund*

PATRICK KURTKOWIAK

Les Femmes de Zygmund

© PATRICK KURTKOWIAK, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2595-9

librinova 

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Illustration de couverture: Alain Margotton**

*Celui qui oublie ses racines n'atteint jamais sa destination*

**Proverbe Philippin**

# ACTE 1

## (ZYGmund)

### *Un si charmant garçon*

J'émergeai d'un sommeil lourd et comateux en même temps que la lampe de chevet s'écrasait au sol. Cela fit du bruit, certainement ce qui me réveilla, j'avais dû m'ébrouer et tomber du lit. J'étais dans un sale état, abruti, ahuri de m'être ainsi torché minable. Quel était le pire de ma bouche pâteuse, douloureuse ou de mon haleine fétide, alcoolisée qui sentait l'égout et aurait rebuté une donzelle en mal d'amour ? J'avais les cheveux collés, humides d'une mauvaise sueur me couvrant le corps. J'ignorais à qui appartenait celui couché près de moi, une femme, semblait-il, dont je ne voyais que la chevelure brune ébouriffée et les formes opulentes gonflant le drap. Une fille qui sentait bon, un doux parfum fleurant le luxe, à moins qu'il ne s'agisse de la lavande des draps, j'étais encore trop ivre pour distinguer. Je me penchai sur son visage et aperçus un grain de beauté ornant le coin gauche de sa bouche. Je sentis aussi son souffle épais qui indiquait un sommeil aussi profond que le mien, quelques minutes plus tôt.

J'essayai de mettre de l'ordre dans mes idées mais n'en eus pas le temps. Une nausée, je me précipitai vers la porte, à la recherche des toilettes. Elles se trouvaient au bout du couloir, à l'autre extrémité de la chambre d'où je sortais et j'eus juste le temps de me pencher sur la cuvette des chiottes avant de vomir. Un jet puissant, nauséabond, les restes d'une choucroute de mer tournant rapidement à la bile verdâtre, aussi répugnante que le renvoi précédent. Puis ce furent des spasmes nerveux qui s'espacèrent lentement et

je restai un long moment les yeux plongés dans mon dégueulis avant de me remettre d'aplomb. Flageolant, hébété, j'étais vraiment dans un triste état cette nuit-là.

Il est des jours, comme cela, où on se pinte sans trop savoir pourquoi. Il s'agissait plutôt là d'un début de nuit où je suivis cette femme inconnue, une cliente pochardant, seule, au bar de l'hôtel. Elle semblait en mal d'affection, la garce, et n'écoutant que mon bon cœur, je lui donnai rendez-vous dans un troquet discret où j'emmène parfois des filles. Je suis barman à l'Hôtel de France, là où elle me dragua, un établissement raffiné, bien que vieillot et suranné, situé dans la ville ancienne, à l'intérieur des remparts. Un métier certes épuisant vu mon âge mais qui paie bien et me permet, cerise sur le gâteau, de rencontrer du monde et de baiser gratis. Des femmes plutôt âgées, touristes pour l'essentiel, fréquentent en effet le bar de l'hôtel; souvent aisées, le feu aux fesses et l'envie de se faire reluire discrètement par un homme sachant manier le charme: Zygmund Konwick, pour vous servir ! Je suivis l'inconnue et c'est devant plusieurs whiskies que je perdis le fil de ma soirée en tentant d'appréhender sa pensée tout en picolant. Je connaissais déjà situation de ce genre mais forçai certainement trop sur la chopine pour ne pas m'en repentir au réveil.

Mais peut-être faut-il que je me présente et revenir sur mon passé avant de m'étendre sur cette nuit funeste. Loin en arrière, à une époque où je perdais déjà pied. Nous attaquions l'automne 1997, à Paris où je menais une vie amoureuse compliquée que je me dois de vous conter plus en détail. De fait, elle débuta plus tôt encore et puisque je vous dis tout, remontons à 1974, année où je mis Ludivine enceinte, à seize ans, alors que j'en avais à peine dix-huit. Une histoire de jeunesse bien banale, vous en conviendrez, mais prélude à ce qui se passera plus tard.

Curieuse décennie, les «seventies», tellement étrange vue d'aujourd'hui. Début d'une décadence très permissive où le mot «crise», inconnu

jusqu'alors, fit son apparition dans le langage courant. La cause ? Arabes et Juifs se mettaient sur la gueule pour la énième fois, les pays riches s'effrayèrent de manquer de pétrole et le terme se banalisa. Je m'en souviens car personne ne doutait alors d'un avenir qui se voulait radieux, seuls les «contestataires» de la «contre-culture» semblaient penser le contraire. De jeunes cons, avançait la «majorité silencieuse» qui souhaitait, elle, marcher au pas. À vrai dire, cela branlait plutôt dans le manche depuis qu'un certain Mai 68 et les années soixante passèrent par là mais, quoi, on n'allait pas laisser sa bagnole au garage sous prétexte que ça pétait au Proche Orient. Qu'ils règlent leurs comptes en famille ces Juifs et Arabes et nous laissent rouler en paix !

C'était aussi une époque où les mœurs se relâchaient, le sexe devenait tendance après avoir été longtemps prohibé: cachez ce sein que je ne saurais voir ! À défaut d'une révolution changeant le monde, ça fricotait dans les chaumières où les femmes s'imposaient à la force de cuisses qu'elles ouvraient généreusement désormais. Mais je m'égare, vous lirez tout cela dans les journaux d'alors et revenons à la fille que je mis enceinte.

Ludivine. Elle aurait dû avorter, en évoqua l'idée mais c'était illégal en ces temps de pudibonderie où la jeunesse secouait le cocotier du conformisme avec rage. Fidèle à ma vision romanesque de l'amour, je l'épousai bientôt, brave petit soldat à qui l'on avait appris les règles morales de l'ancien monde. Je travaillais déjà dans l'hôtellerie, jeune apprenti besogneux qui installa sa petite tribu dans un deux-pièces quelconque, au dernier étage d'un immeuble sans charme ne respirant pas l'aisance. Un échec assuré, pour sûr, cela dura tout de même deux ans avant qu'elle ne retourne chez ses parents, en compagnie de l'enfant.

J'étais censé les retrouver mais les perdis de vue, lui et sa mère, pour disparaître corps et biens. Envolé, le Zygmund, adieu sa petite famille ! Ludivine trouva-t-elle chaussure à son pied et compagnon moins

irresponsable que je ne l'étais ? Inconstant, égoïste, vaguement couard, jeune salopard, en un mot. Je l'ignore car je rejoignis Paris, la grande ville, ses lumières, comment la gamine de notre banlieue du Pas de Calais m'aurait-elle retrouvé alors que je me gardais surtout de ne jamais réapparaître. Morale peu reluisante, n'est-ce pas ? Oui, cela peut se dire, je n'étais alors qu'un merdeux ne prenant même pas le temps de se mépriser.

Je ne vauX guère mieux deux décennies plus tard, en un automne 1997 où je me débats dans les contradictions de ma vie d'adulte. Dans la force de l'âge, certes, mais englué dans des histoires de femmes dont je ne sais comment me défaire tant elles collent à mon quotidien. Je tourne dingo des jeux où je me perds, barrières que je me dresse tout seul pour satisfaire mes obsessions. Peut-être conviennent-elles à mes neurones sous tension ? Peut-être suis-je né pour être le jouet des femmes ? Je n'en suis pas encore à ma présente vie à l'Hôtel de France ni à mon réveil, ivre, dans les bras d'une inconnue, je vous dirai bientôt tout sur cette nuit-là, n'ayez crainte mais en 1997, je suis encore un Parisien bon ton. Homme jeune, moderne, citadin branché, manettes à fond, propre sur lui jusqu'au bout de ses mocassins cirés et de ses chemises coûteuses.

Afin de vous situer également l'époque, sachez que ça se passe plutôt mal pour le dernier Président élu, Chirac promettant tout et son contraire durant sa campagne électorale. Le bon peuple n'en demandait pas tant mais voulait plus, la rue se déchaîne, l'as de la gloriole, fin faiseur de promesses, cède partie de son pouvoir à l'opposition. Cohabitation, appelle-t-on cela, alors. Bravo l'artiste, plus doué pour prendre le pouvoir qu'à l'exercer. Populaire aujourd'hui qu'il a cessé de nuire mais en ces temps anciens... Mais, là encore, lisez ce qui se disait dans la presse.

Je la joue fin connaisseur mais me moque à ce moment-là de la politique car j'ai mieux à faire. Beaucoup mieux, je cumule les «extra» dans les bars des grands hôtels, ça rapporte, et me permet de mener une existence aisée

que je complique comme à dessin. Ma vie sentimentale, voyez-vous, j'adore me mettre dans le pétrin avec les femmes, persuadé que c'est pour la bonne cause. Pourquoi faire simple, d'ailleurs ? Je pense parfois avoir un grain, mettant en cause le flou de mes origines car il faut bien trouver des excuses à mes dérives. Je gamberge alors, deviens marteau; sommeil nauséabond, cerveau en vrac, mots dérisoires, l'homme sans passé est comme la femme à barbe, il souhaite aimer mais pique dès qu'il embrasse... Ouais, chaud devant le poète, bienvenue dans mes nuits d'insomnie.

Puis l'existence continue, le travail m'accapare, il faut bien vivre. Beaucoup d'heures sur l'ouvrage, je domine les rouages de l'hôtellerie de luxe mais tire tout de même nerveusement sur la corde pour faire tomber la thune. Car il m'en faut ! Beaucoup, toujours plus, une obsession pour l'argent, mon sacerdoce, dans l'air du temps de cette fin de siècle. Puis le métro, les taxis et je regagne la Place des Fêtes où je loge, dans le dix-neuvième arrondissement, sur l'une des rares collines de Paris, légèrement au-dessus du Jardin des Buttes Chaumont et des maisonnettes qui donnent son charme au quartier. Elles sont désormais peu nombreuses mais se fondent dans un décor où je me meus avec délectation.